

L'ÂGE DE CRISTAL

Le 25 février 2020

Tout récemment affranchi des contraintes naturelles, l'homme est désormais à l'initiative des modifications environnementales qui, elles-mêmes, le poussent à s'adapter et à adopter de nouveaux comportements individuels et sociaux. Que nous le voulions ou non, l'espèce humaine est désormais aux commandes de sa propre évolution. Reste à savoir quel avenir nous désirons pour notre espèce et ses descendants. À l'image du petit d'homme qui sait dorénavant marcher et se nourrir seul, l'humanité est en train de modeler les contraintes environnementales qui avaient jusque-là guidées son évolution. C'est nous désormais, de par nos comportements, qui décidons de notre destin, de notre évolution, de notre vie et de notre mort aussi.

L'âge de l'émancipation

L'époque que nous vivons depuis 10 000 ans, l'holocène, est une période de sevrage vis-à-vis de la mère nature. C'est une émancipation et une métamorphose qui ne dit pas son nom. L'anthropocène est avant tout une anthropogénèse. Or, comme toute métamorphose, comme toute émancipation, cette nouvelle orientation doit se faire sur la base d'une rupture consommée avec les anciennes formes d'évolution. Les bouleversements qui s'annoncent sont, à n'en pas douter, de nature initiatique, et ce, à double titre. Ils le sont au sens métaphorique, dans l'idée d'un passage, d'une rupture, de renoncements psychologiques et idéologiques à certaines formes de vie et de pensée. Mais ils le sont aussi au sens propre. C'est-à-dire qu'ils vont initier, ou être à l'initiative de nouvelles voies à emprunter par notre espèce, et par toutes celles qui, bien malgré elles, sont entraînées dans notre sillage.

Nous savons que le développement de chaque individu est largement conditionné par les expériences qu'il fait de son environnement. Toute évolution, individuelle ou collective, se fait essentiellement sur la base d'un dialogue entre l'organisme et son milieu. Ainsi, les premières sensations, sur la base d'une première expérience affective, contribuent à nourrir les centres de perceptions, et donc le développement d'un cerveau et d'une mémoire qui à leur tour façonnent dans une large mesure la représentation à la fois sensorielle mais aussi affective du monde. Lequel n'est a priori qu'une source d'informations neutre, dénuée de la moindre forme physique ou affective. Puisque ce monde n'existe qu'au travers de la représentation que nous nous en faisons.

À l'échelle de la vie sur Terre, et au niveau des espèces comme la nôtre, les choses ne vont pas autrement. À partir des premières informations diffusées par notre environnement ou biotope, nous avons, eu égard à notre patrimoine affectif collectif, orienté notre évolution en tant qu'espèce. À partir de ces informations primordiales, souvent perçues comme autant d'agressions, nous avons adopté des comportements collectifs nouveaux en mesure d'infléchir, sinon de nous prémunir contre ces agressions répétées. Au cours de ce dialogue de près de 7 millions d'années, pour ce qui est de l'espèce humaine telle que nous la définissons, la biosphère, autrement dit notre environnement, s'est progressivement métamorphosée. Et de la même manière, nous avec lui.

Nature ou culture ?

Si l'on s'attache à mettre de côté tout sentiment humain, toute culture, toute empathie à l'égard de toute forme de vie, force est d'admettre que la nature n'agit pas autrement aujourd'hui qu'elle n'a eu l'habitude d'agir depuis des centaines et des centaines de millions d'années. En prenant suffisamment de hauteur, de recul et surtout de distance avec nos propres sentiments, on est bien obligés d'admettre que même à travers nos comportements les plus destructeurs, c'est peut-être bien encore la nature et ses forces de création qui continue d'œuvrer. Nous sommes bien évidemment attachés à notre environnement, à notre époque et à notre espèce telle que nous les percevons. Rien de plus naturel en soi, car nous raisonnons - et c'est notre vie qui en dépend - eu égard à cette personnalité que nous nous sommes construit au fil des ans et au sein d'un monde que nous ne pouvons concevoir autre que ce qu'il nous apparaît.

Par le passé, d'autres espèces avant l'homme ont contribué à changer l'environnement du tout au tout à l'échelle de la planète. C'est le cas des cyanobactéries ou « algues bleues ». Par leur aptitude à fixer le CO₂, elles ont contribué à oxygéner l'atmosphère terrestre et à désacidifier les océans. C'est ce qu'on appelle la Grande Oxydation vers 2.45 milliards d'années. Des bactéries, pour vivre, ont décomposé des plantes en charbon et en méthane puis en pétrole. À notre tour, nous avons utilisé ce dernier pour assurer le développement de nos civilisations et en retour, modifier à nouveau le climat et la biodiversité qu'il abrite. Ici comme ailleurs, la nature et les forces de vie sont toujours à l'œuvre.

Mais la nature ou la vie, elle, voit plus loin, plus grand, plus vivant encore. Elle ne « pense » qu'en termes d'accroissement de complexité, de renouvellement de structures, de diversité, d'acquisition et de redistribution de l'information, d'échange, de captation, de composition et de décomposition... De création en somme. Et cette création va bien au-delà de ce que l'on peut appréhender ni même imaginer en tant qu'humains. Pour autant, l'évolution des espèces n'est pas un mouvement ascendant, continu et uniforme. De loin en loin elle est périodiquement marquée par des ruptures importantes qui sont autant de nouveaux départs. La dernière en date est celle du Crétacé/Tertiaire il y a 65 millions d'années. Elle a marqué la disparition des dinosaures et a bouleversé de fond en comble l'ensemble de la biodiversité terrestre.

Force est d'admettre que depuis un siècle et demi avec le commencement de l'ère industrielle (1840), l'humanité a progressivement éloigné toutes les contraintes naturelles qui jusqu'alors avaient orienté son évolution et sa diversité. En se retranchant progressivement de la nature, nous nous sommes pareillement soustrait à la sélection naturelle telle qu'elle avait opéré durant ces 7 derniers millions d'années depuis Tumaï. Dorénavant, ce n'est plus la nature qui oriente et façonne nos développements. Du moins plus directement. Si elle continue d'agir, c'est à travers nos propres comportements sociaux, technologiques, culturels, etc. Ce qui nous influence désormais, c'est bel et bien l'environnement que nous nous construisons jour après jour ; génération après génération. Notre évolution est désormais une évolution en circuit fermé, une boucle de rétroaction conditionnée par nos choix, nos rêves et nos désirs. C'est également sans compter sur l'épigénétique. Cette récente discipline de la biologie qui s'attache à mettre en évidence l'influence de nos comportements et plus largement de notre environnement sur notre patrimoine génétique et l'expression de certains gènes.

Bien sûr, cette analyse ne vaut que pour l'homme occidental des pays riches, industrialisés et thermo dépendants. Néanmoins, ce modèle fait toujours des émules et il continue de se répandre comme une contagion. Et si de nombreux pays vivent ou survivent encore en marge des richesses et des soi-disant « bienfaits » prodigués par la civilisation et le capitalisme qui l'incarne désormais, ils aspirent pour la plupart à la rejoindre.

Or, s'il est un facteur dont notre avenir à tous dépend, c'est bien le rapport entre l'accroissement de la population mondiale et la raréfaction des ressources énergétiques, alimentaires et minières. Depuis que le « progrès » existe, la plupart des causes naturelles de régulation de la population humaine n'ont cessé de reculer. La maladie, le froid, la faim, les guerres même ne sont plus assez destructeurs pour contenir une population humaine en passe d'atteindre 9 milliards d'individus au cours de ce siècle. *A contrario*, les progrès médicaux, sanitaires, technologiques, éthiques, politico diplomatiques ; les avancées considérables en matière d'urbanisme, d'accession au logement, de moindre pénibilité dans les différents domaines de l'existence... sont autant de facteurs qui ont permis à la population mondiale de croître de façon quasi exponentielle ces dernières décennies.

Nous sommes à notre insu en train de nous enfermer progressivement à double tour dans une bulle à la fois de plus en plus protectrice pour les individus, mais de plus en plus aseptisée, paralysante et menaçante pour l'espèce. Si pour Stephen Jay Gould, les évolutions culturelles ont pris le relais des évolutions génétiques et biologiques humaines¹, elles nous coupent de plus en plus de notre environnement primitif. Qui plus est, elles conditionnent des développements induits par des facteurs que nous avons nous-mêmes définis. Autrement dit, notre évolution, si évolution il y a encore, est biaisée. Et elle le sera d'autant plus si nous nous en remettons à des mouvements tels que le transhumanisme pour décider de l'avenir de notre espèce. L'épigénétique (qui n'était pas encore connue ni même soupçonnée à l'époque de Gould) semble vouloir nous dire que nous pouvons, à terme, être ce que nous voulons. Pour autant, cette aptitude de l'homme à transformer son patrimoine génétique ; à le faire évoluer, ne suffira sans doute pas à compenser les avancées culturelles et technologiques qui nourrissent la tentation transhumaniste.

Le transhumanisme est tout sauf un humanisme. Il est un extrémisme du consumérisme. Un élitisme pour ne pas dire un ségrégationnisme en puissance. Un nouveau spécisme larvé qui ne dit pas encore son nom. Son modèle est dépassé avant d'avoir vécu parce que de deux choses l'une : où il ne concernera qu'une élite coupée du reste de l'humanité et profitant seule des dernières ressources que le monde puisse encore offrir. Ou il se veut démocratique et universel, ce qui sous-entend qu'il espère profiter à tous et donc, au même titre que les nouvelles technologies aujourd'hui qui en sont les préliminaires, faire en sorte que la Terre puisse encore satisfaire 9 milliards d'individus avides de confort, d'hyper technologie et d'immortalité. Ce qui est purement illusoire compte tenu de l'échéance qui se profile. Et je ne parle ici que du seul rapport d'une population grandissante confrontée à une raréfaction inéluctable des ressources. [À SUIVRE]

Sébastien JUNCA

<http://effondrement.wifeo.com/>

¹ Stephen Jay Gould, *Le pouce du panda*, Éditions du Seuil, coll. Points Sciences, 2014 [1980], p. 96.